

JFK et l'Indicible

-

Pourquoi Kennedy a été assassiné

Ouvrage publié sous la direction d'Arno Mansouri

Nouvelle adresse, en Bretagne :

Éditions Demi-Lune – 26, Menez Kerveyen - 29710 Plogastel Saint-Germain
Tél. : 02 98 555 203 – **www.editionsdemilune.com**

Thierry Palau, pour la conception graphique de la couverture et sa réalisation

Image de couverture :

Photo de John F. Kennedy : © US National Archives, JFK Library

Fond : Abstract vectors © shutterstock.com / VikaSuh

L'éditeur remercie Monique Brunier pour son aide constante et précieuse, ainsi que
Christophe Terrasson, et Laurent Guyénot.

Le traducteur tient à remercier Dominique Orgambide, Alexandre Bisciglia et Zoé Lhomme
pour leur aide précieuse à différentes étapes de cette longue et passionnante aventure.

Texte : © James W. Douglass, 2007-2010

Tous droits réservés

Édition parue en anglais chez Orbis Books (Maryknoll, New York),
en 2008 sous le titre original :

JFK & the Unspeakable. Why he died and why it matters.

et l'ISBN : 978-1-57075-755-6

© Éditions Demi-Lune, 2013

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés

ISBN : 978-2-917112-24-3

Dépôt légal : Septembre 2013

10 9 8 7 6 5 4 3 2 1

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'éditeur, de l'auteur ou de leurs ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L-335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

James W. DOUGLASS

JFK et l'Indicible
-
Pourquoi Kennedy a été assassiné

Traduit de l'américain
par Thierry LHOMME

Éditions Demi-Lune
Collection Résistances

« Vous croyez en la Rédemption, n'est-ce pas ? »

- John Fitzgerald Kennedy,
1^{er} mai 1962

INTRODUCTION

À l'époque où John Fitzgerald Kennedy était Président, j'étais étudiant de second cycle et me trouvais confronté aux dimensions théologiques de la question à laquelle il devait concrètement faire face à la Maison Blanche : comment pourrions-nous survivre à nos armes de destruction dans le contexte de la guerre froide ? Je publiais alors des articles cherchant des voies de sortie à la guerre apocalyptique qui nous menaçait, sans réaliser que Kennedy – à ses risques et périls – cherchait, lui, une réelle issue pour nous tous.

À ce moment critique de l'Histoire, Thomas Merton était reconnu comme le plus grand écrivain religieux de sa génération. Son autobiographie, *La Nuit privée d'étoiles*, était considérée, au lendemain de la seconde guerre mondiale, comme l'équivalent des *Confessions de Saint Augustin*. Merton s'était lancé dans une série de travaux, devenus des classiques, sur la prière. Cependant, lorsqu'au début des années 1960, il porta son attention pénétrante vers des sujets comme la guerre nucléaire et le racisme, il bouleversa nombre de ses lecteurs, et en mobilisa quelques-uns.

J'écrivis pour la première fois à Thomas Merton en 1961, à son monastère – l'abbaye de Gethsemani dans le Kentucky – après avoir lu un poème qu'il avait publié dans le magazine *Catholic Worker*. C'était en fait un anti-poème, lu à travers la voix d'un commandant de camp de la mort nazi. Intitulé «Chant pour accompagner les processions dans un lieu avec des fourneaux», il disait la routine quotidienne du génocide et finissait par ces lignes : «Ne vous croyez pas meilleur parce que vous brûlez amis et ennemis avec des missiles longue portée sans jamais voir ce que vous avez fait».¹

Dans le silence assourdissant qui, en 1961, entourait la menace d'un holocauste nucléaire, la réalité sous-jacente à la rhétorique de la guerre froide était indicible. Le «Chant» de Merton rompit ce silence. L'Indicible fut prononcé – par le plus grand écrivain religieux de notre temps.

Je lui écrivis sur le champ une lettre à laquelle il répondit rapidement. Nous avons correspondu sur des sujets tels que la non-violence et la menace nucléaire. L'année suivante, Merton m'envoya une copie d'un manuscrit qu'il avait rédigé, *Peace in the Post-Christian Era*. Ses supérieurs lui ayant interdit de publier un livre sur la guerre et la paix dont ils considéraient qu'il « falsifiait le message monastique », Merton ronéotypa le texte et l'envoya à des amis. *Peace in the Post-Christian Era* était un texte prophétique répondant à l'état d'esprit qui poussait le gouvernement des États-Unis vers la guerre nucléaire. L'un de ses thèmes récurrents était la peur, ressentie par Merton, que les États-Unis lancent une attaque préventive contre l'Union soviétique. Il consigna les mots suivants à ce propos : « Il est hors de doute que, au moment où sont écrites ces lignes, ce qui semble être le développement le plus important et crucial dans le domaine de la politique américaine est l'hypothèse grandissante de la nécessité d'une attaque préventive ».²

Thomas Merton était profondément conscient que le dirigeant susceptible de prendre une décision aussi dramatique était son coreligionnaire catholique, John Fitzgerald Kennedy. Parmi les nombreux correspondants de Merton à l'époque et notamment ceux à qui il avait adressé *Peace in the Post-Christian Era* figurait la belle-sœur du Président, Ethel Kennedy. Merton partagea son appréhension de la guerre avec elle et son espoir que JFK aurait la clairvoyance et le courage d'engager le pays sur la voie de la paix. Dans les mois précédant la crise des missiles de Cuba, Merton souffrait terriblement, il priait et se sentait impuissant tandis qu'il adressait des lettres désespérées contre la guerre à de très nombreux amis.

Durant les 13 jours d'angoisse d'octobre 1962, le Président américain, comme Thomas Merton l'avait craint, précipita le monde au bord de la guerre nucléaire avec l'Union soviétique. Heureusement, Kennedy résista aux pressions l'incitant à ordonner une attaque préventive. Au lieu de cela, il négocia une solution à la crise des missiles avec son ennemi communiste par l'agrément de concessions mutuelles, dont certaines restèrent ignorées de ses propres conseillers à la Sécurité nationale. Il fit ainsi s'éloigner la terrible menace et entama un voyage spirituel de 13 mois en faveur de la paix. Ce voyage, marqué par des contradictions, aboutira à son assassinat par ce que Thomas Merton, dans un contexte plus vaste, nommera plus tard l'Indicible.

Entre 1962 et 1964, je vivais à Rome, étudiant la théologie et faisant du lobbying auprès des évêques catholiques au Concile Vatican II pour obtenir une déclaration de leur part condamnant la guerre totale et soute-

nant l'objection de conscience. Je ne connaissais pas grand-chose du cheminement spirituel hésitant de JFK en faveur de la paix. Cependant, je ressentais bien une harmonie entre lui et le Pape Jean XXIII, confirmée plus tard par le journaliste Norman Cousins. Lorsque je rencontrai Cousins à Rome, je pris connaissance de sa navette diplomatique en tant que messenger secret entre Kennedy, le Pape et Nikita Khrouchtchev. Je ne soupçonnais pas, à l'époque, que des forces obscures se préparaient à assassiner le Président américain. Thomas Merton, lui, l'avait imaginé, comme le montre son étrange prophétie.

Dans une lettre adressée à son ami W.H. Ferry en janvier 1962, Merton évalua le caractère de JFK d'une manière assez négative, mais empreinte de pertinence : « Je n'ai pas une grande confiance en Kennedy. Je crois qu'il ne mesure pas l'ampleur de sa tâche et qu'il lui manque l'imagination créative et la profonde sensibilité requises. Sa mentalité correspond davantage à celle [des magazines] *Time* ou *Life*, et pas assez, en réalité, à celle d'un Lincoln. Ce qui est réellement nécessaire, ce n'est pas la finesse d'esprit ou l'habileté mais ce dont les politiciens sont dépourvus : la profondeur, l'humanité et une certaine dose d'oubli de soi et de compassion, pas seulement pour les individus mais pour l'homme pris comme un tout ; une sorte de dévouement plus profond. Peut-être atteindra-t-il cela un jour par miracle. Mais de telles personnes sont rapidement désignées pour être assassinées. »³

La vision sceptique de Merton recélait une once d'espoir en même temps qu'une prophétie inhérente. Alors que les États-Unis s'approchaient toujours plus près d'une guerre nucléaire, le moine priait certainement pour la conversion improbable, mais nécessaire (pour nous tous), du Président en faveur d'une plus grande et plus universelle humanité – une conversion qui, si elle se produisait, le condamnerait à terme. Pour le monde, il s'agissait d'une prière sans espoir. Mais, du point de vue religieux, un tel enchaînement de circonstances pouvait être perçu comme un motif de réjouissance.

Kennedy parvint-il par miracle, au cours des 22 mois suivants, à davantage d'humanité ? Fut-il dès lors condamné ?

John F. Kennedy n'était pas un saint. Il ne fut pas non plus un apôtre de la non-violence. Cependant, comme nous sommes tous amenés à le faire, il changeait. *Teshuwah*, « changer », (le mot rabbinique pour « repentance »), est la clé de son parcours inachevé et contradictoire vers la paix. Il se détournait de ce qui aurait été la pire violence de l'Histoire pour aller vers un avenir plus pacifique, pour lui et nous.

Ce faisant, il entrait en conflit mortel avec l'Indicible. «L'Indicible» (*Unspeakable*) est un terme que Thomas Merton a forgé au cœur des années 1960 après «la tragédie de Dallas» – au moment de l'escalade de la guerre du Vietnam, de la course aux armements nucléaires et, par la suite, des assassinats de Malcom X, de Martin Luther King et de Robert Kennedy. Dans chacun de ces événements bouleversants, Merton perçut un mal dont la profondeur et la duplicité semblaient aller au-delà de la capacité des mots à les décrire.

Prophétiquement, en 1965, Merton écrivit que «l'un des plus effroyables faits de notre époque est la preuve que [le monde] est atteint en effet, atteint au cœur même de son être par la présence de l'Indicible». La guerre du Vietnam, la course vers une guerre mondiale et les meurtres imbriqués de JFK, de Malcom X, de Martin Luther King et de Robert Kennedy étaient autant de signes de la présence de l'Indicible, qui demeure terriblement présent dans notre société. Comme Merton l'a dit pour nous mettre en garde : «ceux qui sont actuellement si désireux de se réconcilier avec le monde à n'importe quel prix doivent prendre garde à ne pas se réconcilier avec lui en ce qui concerne cet aspect particulier : *le monde comme nid de l'Indicible*. C'est ce que trop peu d'entre nous sont disposés à voir.»⁴

Quand nous devenons plus profondément humains, ainsi que Merton l'avait compris, la source de notre compassion nous pousse à nous confronter à l'Indicible. Merton entendait par là une sorte de mal systémique défiant toute description. L'Indicible, selon lui, s'apparentait au néant : «(...) le vide qui contredit toute chose, qui est énoncé avant même que les mots ne soient dits ; (...) qui s'insinue dans le langage des déclarations publiques et officielles au moment précis où elles sont prononcées et qui les fait se perdre dans la profondeur des abysses. C'est le vide à partir duquel Eichmann tira l'exactitude pointilleuse de son obéissance...»⁵

À l'époque de la guerre froide, l'Indicible était le vide niché au cœur de la doctrine dite du «dénî plausible», couvrant les actions clandestines du gouvernement américain, et avalisée par la directive du Conseil National de Sécurité du 18 juin 1948 (NSC 10/2).⁶ Sous la direction d'Allen Dulles, la CIA l'interpréta comme un feu vert pour supprimer des dirigeants, renverser des gouvernements, et mentir afin de couvrir toute trace de ces forfaits – tout cela afin de promouvoir les intérêts des États-Unis et maintenir leur domination basée sur la supériorité nucléaire face à l'Union soviétique et aux autres puissances.⁷

Je mis du temps à percevoir l'Indicible dans l'assassinat de John F. Kennedy. Pendant plus de trois décennies, je ne vis pas de lien entre cet événement et la théologie de la paix que je poursuivais. L'intuition que Merton avait de l'Indicible m'était précieuse, mais je n'explorais pas ses implications dans le domaine de la Sécurité nationale de l'État dont je rejetais la politique nucléaire. Je ne connaissais rien de la doctrine du «déli plausible» – à savoir l'absence totale de responsabilité de la CIA et de nos autres agences de sécurité, dans les crimes commis en secret au nom de notre suprématie nucléaire – ayant abouti à l'assassinat du Président Kennedy et à sa dissimulation. Tandis que j'écrivais et agissais pour protester contre les armes atomiques susceptibles de tuer des millions de gens, je demeurais ignorant du fait que leur existence au cœur même de notre doctrine de Sécurité nationale pouvait nécessiter l'élimination d'un Président qui avait choisi de s'engager dans la voie du désarmement.

En négligeant les profonds changements dans la vie de Kennedy et les forces derrière son assassinat, j'ai contribué au climat national de déni général. Notre refus collectif de l'évidence, concernant la manipulation d'Oswald et le nécessaire effacement de celui-ci par Ruby, a autorisé la mystification de Dallas. La réussite de cette mise en scène était indispensable pour les meurtres ultérieurs de Malcom X, de Martin Luther King et de Robert Kennedy, perpétrés par les mêmes forces clandestinement à l'œuvre au sein de notre gouvernement – et en nous-mêmes. L'espoir d'un changement dans le monde fut ciblé et abattu à quatre reprises. Le maquillage des quatre homicides, chacun amenant le suivant, fut avant tout basé sur le déni – non pas celui du gouvernement, mais le nôtre. L'Indicible n'est jamais loin.

L'assassinat de Martin Luther King me réveilla. J'avais 30 ans en 1968 et en tant que professeur de religion à l'Université d'Hawaï, j'animais un séminaire intitulé «la Théologie de la Paix» avec une douzaine d'étudiants. Lors de notre premier cours après le meurtre du docteur King un certain nombre d'entre eux se présentèrent en retard. À leur arrivée, ils firent une annonce devant la classe, nous informant qu'en réponse à l'assassinat de cet homme qui avait donné sa vie pour la paix et la justice, ils avaient improvisé un rassemblement sur le campus. Ils avaient brûlé leur carte de conscription militaire, ce qui les rendait passibles de plusieurs années de prison. Ils annoncèrent qu'ils formaient désormais la Résistance hawaïenne. Ils me demandèrent si je souhaitais me joindre à leur groupe. C'était une invitation amicale, mais le message était clair : «Agissez ou fermez-la, Monsieur le Professeur de non-violence». Un mois plus tard, nous organisâmes un sit-in

devant le convoi de camions emmenant les membres de la Garde Nationale d'Hawaï au Centre d'entraînement au combat dans la jungle à Oahu avant de les envoyer au Vietnam. Je fus incarcéré pendant deux semaines – le début de la fin de ma carrière universitaire. Des membres de la Résistance hawaïenne éclopèrent de six mois à deux ans de prison ferme pour avoir refusé la conscription ou s'exilèrent en Suède ou au Canada.

Trente et un ans plus tard, j'en appris beaucoup plus sur le meurtre de Martin Luther King. J'assistais au seul procès qui eut lieu concernant cette affaire. Il se tint à Memphis, à quelques blocs du Motel Lorraine où le docteur King trouva la mort. Lors de cette action en justice, initiée par la famille de la victime, 70 personnes témoignèrent sur une période de six semaines, au cours de laquelle elles évoquèrent un complot gouvernemental sophistiqué impliquant le FBI, la CIA, la police de Memphis, des hommes de main de la mafia, ainsi qu'une équipe de snipers des Forces Spéciales de l'armée. À l'issue de deux heures et demie de délibération, le verdict des 12 jurés – 6 Noirs et 6 Blancs – fut que Martin Luther King avait été assassiné dans le cadre d'un complot impliquant des agences de notre propre gouvernement.⁸

Au cours de mon exploration du martyre de Martin Luther King, mes yeux s'ouvrirent à des questions parallèles concernant les meurtres de JFK, de Malcom X et de Robert Kennedy. Je me suis rendu à Dallas, à Chicago, à New York et dans d'autres lieux pour interroger les témoins. J'ai étudié les principaux documents officiels dans chacun de ces cas. Au bout du compte, il m'est apparu que tous ces crimes étaient en fait quatre versions de la même histoire. Toutes les victimes étaient des promoteurs du changement, et elles avaient été éliminées par des agences de renseignement œuvrant dans l'ombre, en se servant d'intermédiaires et de boucs émissaires, sous couvert du « déni plausible ». Derrière chacun de ces meurtres, nous retrouvons la même maléfique absence de responsabilité que Merton identifia comme la marque de l'Indicible.

L'Indicible n'est jamais loin. Il n'est pas là-dehors, assimilé à un gouvernement qui nous est devenu étranger : le vide, l'absence de responsabilité et de compassion sont en nous. Notre déni citoyen justifie la doctrine gouvernementale du « déni plausible ». Le meurtre de JFK est enraciné dans notre récusation des crimes que notre nation commit lors de la seconde guerre mondiale, qui marquèrent le début de la guerre froide et de la course aux armements nucléaires. Comme une sorte de prélude à l'assassinat de Kennedy par son propre appareil de Sécurité nationale,

nous, les citoyens états-uniens, avons soutenu notre gouvernement dans sa décision de détruire des villes entières (Hambourg, Dresde, Tokyo, Hiroshima, Nagasaki), lorsque pendant la guerre froide il veillait à notre sécurité avec des armes de destruction massive, et lorsqu'il ordonna l'exécution de dirigeants étrangers sous couvert du « déni plausible » – même si nul observateur lucide ne pouvait être dupe. En occultant notre responsabilité dans l'escalade des crimes d'État perpétrés en notre nom, nous qui avons échoué à nous confronter à l'Indicible, avons signé un blanc-seing pour l'assassinat de Kennedy et sa dissimulation. L'Indicible n'est jamais loin.

Ce fut la commisération de Thomas Merton qui le conduisit à rencontrer l'Indicible. J'aime ce qu'il a écrit dans *Le Signe de Jonas* : « C'est dans le désert de la compassion que la terre assoiffée se change en sources d'eau, que le pauvre possède toute chose ».⁹

La compassion est notre source de transformation sociale non violente. Un tel sentiment profondément humain est à l'origine de la rencontre de Merton avec l'Indicible de la Shoah, de la guerre du Vietnam ou de l'annihilation nucléaire. La compréhension et les encouragements de Merton ont soutenu nombre d'entre nous au cours de ces années, tout particulièrement dans notre résistance à la guerre du Vietnam. Tandis que s'intensifiait son opposition à la malédiction de cette guerre-là, il partit en pèlerinage vers l'Orient à la rencontre d'autres spiritualités. Sa quête d'une humanité plus parfaite et plus compassionnelle prit fin de manière accidentelle, dans la banlieue de Bangkok, le 10 décembre 1968.

Le Christ se désignait lui-même comme un « être humain », littéralement le « Fils de l'homme », (en grec *ho huïos tou anthropou*).¹⁰ Il évoquait ainsi une nouvelle humanité, plus miséricordieuse, désireuse d'aimer ses ennemis et de suivre son Chemin de Croix. Jésus parlait souvent à ses disciples de « l'être humain », c'est-à-dire d'une humanité personnelle et collective qu'il identifiait avec lui-même. En dépit de leurs protestations, il leur répétait sans cesse que nous devons souffrir. Selon lui, l'être humain doit être rejeté par les pouvoirs en place, et être tué pour pouvoir renaître.¹¹ C'est cela la gloire de l'humanité. Comme il est dit dans l'Évangile selon Saint-Jean : « Voici venue l'heure où doit être glorifié le Fils de l'homme. En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits. » (*Jean*, 12:24)

Ce que le Christ a exprimé, ce que nous exprimons tous dans notre nature la plus profonde, est de donner notre vie pour l'autre. Selon son enseignement, en acceptant de témoigner de son martyre, nous serons amenés à comprendre ce qu'est réellement l'humanité dans sa gloire, sur terre comme au ciel. Ainsi, un martyr est un témoin vivant de notre nouvelle humanité.

John F. Kennedy fut-il un martyr qui, en dépit de ses contradictions, donna sa vie pour une humanité renouvelée, plus pacifique ? Cette question ne me vint pas à l'esprit au moment de la mort de JFK, mais plus de trois décennies plus tard. Maintenant que j'en sais davantage à propos du parcours de Kennedy, la question que je me pose est la suivante : un Président des États-Unis, alors en position de déclencher une guerre nucléaire totale, parvint-il à se détacher suffisamment de son pouvoir pour donner sa vie à la paix ?

Après avoir fait des recherches sur l'histoire de JFK, j'en sais bien plus aujourd'hui qu'à l'époque où il vivait encore sur sa tentative de trouver une issue plus heureuse que celle des rhétoriques de la guerre froide qui étaient sur le point d'anéantir les États-Unis, l'Union soviétique et le reste du monde. À présent, je réalise pourquoi il devint si dangereux pour ceux qui croyaient en ces politiques et en profitaient.

Mais jusqu'où John Kennedy était-il prêt à aller ? Il n'était pas naïf. Il connaissait les forces devant lesquelles il se dressait. Est-il seulement concevable qu'un homme investi d'un tel pouvoir ait pu s'en dessaisir et chercher à mettre fin à la guerre froide, en sachant qu'il serait dès lors, selon les mots de Merton, « désigné pour être assassiné » ?

Laissons le lecteur en décider.

Je transcrirai les faits aussi honnêtement que possible. Je les vois comme des événements susceptibles de nous aider à transposer notre histoire collective au siècle présent, et de nous faire abandonner la spirale de la violence pour une voie en faveur de la paix. J'adopte ici la méthodologie de Gandhi, basée sur la recherche de la vérité, qui s'apparente à un voyage dans les ténèbres. Si nous allons aussi loin que possible dans ces ténèbres, quelles qu'en soient les conséquences, je crois que la vérité que nous y découvrirons nous libérera de notre servitude envers la violence et nous apportera la lumière de la paix.

Que Kennedy fût ou non un martyr, son histoire n'aurait jamais pu être racontée sans le courage de ces témoins qui se risquèrent à dire la vérité. Même lorsqu'ils n'y perdirent pas la vie – et certains la perdirent – ils furent tous des martyrs au sens profond du terme, c'est-à-dire des témoins de la vérité.

La croyance qui anime ce livre est que la vérité est la plus formidable des forces sur terre, Gandhi appelait cela *satyagraha*, l'«étreinte de la vérité» (de *satya*, vérité, et *agraha*, saisie). À travers cette expérience, Gandhi révolutionna la théologie en déclarant: «La vérité est Dieu». Tous, nous sommes témoins d'une partie de la vérité et sommes capables de l'explorer plus avant. Son corollaire est la compassion, notre réponse à la souffrance.

Nous devons la vérité sur John F. Kennedy et l'Indicible à la souffrance et à la commisération de nombreux témoins qui ont vu cette vérité et la dirent. En la vivant à notre tour, nous nous libérons de l'Indicible.

